

alliés, les démocrates et les pacifistes ne s'efforceraient pas toujours d'entretenir des illusions parmi le prolétariat, aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui ? C'est avec toute une série d'arguments de ce genre qu'il en arrivera à la conclusion du « bloc révolutionnaire du Parti Communiste et des Syndicats unitaires » en masquant le plus possible, par des phrases équivoques l'accomplissement de la Direction Unique. Mais ce qui ne pourra jamais disparaître, c'est l'article anonyme paru dans l'*Humanité* du 15 septembre et qui disait : « Ainsi, à la veille des assises confédérales, la minorité est déjà battue. Battue par les ouvriers à la base. Battue par les prolétaires qui, instinctivement, comprennent que nous devons aller vers un syndicalisme de masse (et comment donc ?) en œuvrant, sur tous les terrains, en accord étroit avec le Parti Communiste, seul Parti du prolétariat et de la lutte de classe révolutionnaire qui, au travers de toutes les batailles de la période écoulée, a conquis sa place de seule avant-garde prolétarienne dirigeante du mouvement ouvrier ». C'est clair, c'est net, pas d'équivoque possible ; le Parti est bien le seul « organisme dirigeant du mouvement ouvrier », votre attitude sur cette question est bien une position de recul, Gitton, que vous le vouliez ou non.

Puis, une succession de bons fonctionnaires, plus dociles les uns que les autres, sont venus reprendre à leur compte toutes les insanités déversées sur le dos de nos camarades de la minorité ; il était sans doute nécessaire, pour démontrer le bien-fondé d'une position politique, d'employer le vocabulaire suivant : « Scorie, renégat, traître, jaune, briseur de grèves, agent de la bourgeoisie, réformiste, contre-révolutionnaire, etc., etc. »

Le camarade Vassart, dans son exposé, s'est efforcé de démontrer avec un peu plus d'habileté que Gitton, en ayant soin d'entortiller sa marchandise dans du papier de soie, que la position du Bureau Confédéral était quelque chose de juste. Reconnaisant une surproduction sur le marché mondial, il niait d'une façon pédantesque la puissance nouvelle d'absorption des marchés nationaux et les débouchés internationaux qui s'offrent encore au monde impérialiste. Il nie que la Conférence de la Haye, que l'avènement au pouvoir de la social-démocratie dans différents grands Etats impérialistes, que la succession de compromis passés entre ces différents Etats, renforcent momentanément la domination de cette classe sur la nôtre. Puis, comme preuve que le régime est, non seulement précaire, mais chancelant, il nous parle de la répression, comme si cela pouvait être le baromètre d'un mouvement social ; enfin, c'est le couplet sur l'imminence de la guerre : la guerre est là, ne pas la voir c'est criminel. Voyons, camarade, un peu de sérieux : qu'avez-vous inventé ? On sait très bien que tant qu'il existera un régime capitaliste, il y aura des guerres. Mais quel est le mérite d'un révolutionnaire ? C'est de prévoir, c'est d'indiquer, c'est d'alerter les masses au moment opportun, et non pas de faire les guignols des années avant l'évé-

nement. En employant votre tactique on risque tout simplement, comme c'est le cas, de se couper des ouvriers.

Il devenait tout à fait simple pour nos camarades de la minorité N° 1 et N° 2 de répondre triomphalement aux arguments apportés par nos bonzes confédéraux. En leur rappelant que si les camarades de la minorité étaient des réformistes, ils avaient défendu sur le terrain corporatif l'intérêt des ouvriers qu'ils représentaient, qu'ils n'avaient pas violé comme c'était le cas pour le Bureau Confédéral, les décisions du Congrès de Bordeaux au sujet des revendications immédiates des travailleurs, qu'ils ne s'étaient pas cantonnés dans les hautes sphères de la politique démagogique du P. C., qu'ils avaient regardé la vie en face, qu'ils avaient puisé dans les événements quotidiens de la lutte des classes suffisamment de force pour faire aboutir des revendications qui amènent sûrement dans nos organisations des ouvriers. Lorsque l'on se réclame d'un syndicalisme de masse, cette méthode de travail n'est pas quelque chose de négligeable du point de vue révolutionnaire. Et notre camarade Engler de leur dire : je suis peut-être un contre-révolutionnaire, mais lorsque je mène un conflit, je le mène à bien et sans bluff ; il y en a beaucoup parmi vous qui ne pourraient pas en dire autant...

Les camarades Boville, Schumacher, Deveaux, Guerbois, Chaussin, Jeanne, etc., se sont dressés dans leur intervention contre la mainmise du Parti sur le mouvement ouvrier, contre le régime intérieur de la C.G.T.U. et contre la multitude de mots d'ordre peu sérieux lancés par elle.

Il ne restait plus pour notre camarade Chambelland qu'à faire l'analyse sérieuse de la situation économique mondiale et des perspectives du mouvement ouvrier. On peut dire qu'il a passé au tamis de la critique toutes les questions essentielles soulevées dans ce Congrès, qu'il a démontré que la société capitaliste n'était pas agonisante que l'ère démocratique pacifiste n'était pas close, que la radicalisation des masses n'existait pas encore, qu'il n'y avait pas momentanément immence de la guerre, que par une politique d'allure gauchiste on écartait de nous la classe ouvrière, que l'on délaissait la seule tactique juste, celle de l'Unité Syndicale, que le Parti ne pouvait pas prendre la direction du mouvement syndical, sans faire dégénérer celui-ci en secte ; qu'il fallait s'acheminer vers l'autonomie du mouvement syndical.

Après cette discussion, le vote a donné pour la minorité 214 voix représentant 148 syndicats. Si l'on veut bien se rappeler qu'à Bordeaux la minorité ne représentait qu'un petit nombre de syndicats (40), l'on peut tout espérer maintenant du redressement de notre C.G.T.U.

Après tout le battage fait autour des inorganisés, aucun n'assistait au Congrès, si ce n'est Cachin. Au sujet des effectifs, qu'a dit Gitton ? — « Je sais que la minorité nie l'augmentation des effectifs de la C.G.T.U. » Voyons maintenant les chiffres officiels donnés par Simonin au nom du bureau confédéral.

1922	372.000	cartes
1923	389.000	—
1924	450.000	—
1925	472.000	—
1926	475.000	—
1927	452.000	—
1928	375.000	—

Les camarades de la minorité avaient tout de même un peu raison de nier l'augmentation des effectifs ; non seulement ils ont fondu, mais les Fédérations doivent à la C.G.T.U. quelque chose comme un million.

En conclusion de ce Congrès Confédéral, nous pensons que la conjonction entre les forces saines

Lettre ouverte au camarade Trostsky

Cher camarade,

Ce n'est pas dans un but de polémique, mais avec le souci de rétablir, autant que possible, la vérité, que je me permets, en tant qu'ouvrier, de vous faire connaître l'erreur de certains camarades par trop intéressés à nous représenter comme un petit groupe de secte, fermant ses portes à tous ceux qui ne sont pas les amis des amis.

Je lis dans le numéro 12 de la Lutte des Classes, un éditorial intitulé : « Un pas en Avant », une lettre du camarade Naville, adressée à vous-même. Qu'y puisons-nous pour notre enseignement et pour la clarification de la lutte oppositionnelle ? L'affirmation qu'il faut nous classer à droite comme le faisait la bureaucratie pendant les années de notre lutte oppositionnelle à l'intérieur du Parti, tandis que nous défendions avec acharnement vos idées politiques et les faisons nôtres. Est-il besoin de rappeler que cette appellation n'avait été qu'une manœuvre politique, de la part des fonctionnaires du P. C. français, pour disqualifier à l'avance ceux qui étaient ici vos plus fidèles camarades de lutte ? En nous étiquetant « la droite », on faussait le contenu de notre politique, on se dispensait de combattre notre plate-forme ; mais on ameutait le Parti contre l'épouvantail que représentait l'enseigne qu'on nous avait si généreusement octroyée.

Que voyons-nous aujourd'hui ? Des camarades, qui se prétendent oppositionnels, reprendre la manœuvre à leur compte. Dans le papier de Naville, on ne peut arriver à compter le nombre de fois qu'il se sert à notre égard de cette classification arbitraire ; c'est chez lui comme une hallucination : nous avons été « la droite », nous sommes « la droite » et nous continuerons à être « la droite »... Laissons parler Naville : « Le groupe Contre le Courant est bien une ancienne droite, sinon une droite actuelle, et notre point de vue ne change pas à ce sujet. C'est en tant que droite qualifiée qu'elle est entrée en opposition avec la direction du parti français en 1924... » Je vous assure que, moi, et mes camarades ouvriers de l'Opposition, nous comprenions très bien un tel langage dans la bouche d'un bureaucrate du Parti, mais que cela devient intolérable et injuste dans la bouche d'un camarade se revendiquant de votre amitié et de vos idées politiques. Je ne savais pas, que lorsque je luttais contre la bolche-

visation, contre la transformation trop hâtive de la base du Parti, contre les erreurs et les dangers de la bureaucratie, contre l'atmosphère de putsch que l'on développait dans le parti français, contre le sabotage systématique de l'application du front unique, contre la mise en tutelle du mouvement syndical et sa mécanisation par l'appareil du Parti, que faire cela c'était œuvrer en droitier. Et jamais, à ma connaissance, camarade Trostsky, de 1924 à nos jours, vous ne nous aviez fait semblable reproche. S'il ne s'agissait que des élucubrations d'un dilettante de la force de Naville, qui, lui, ne se place ni à droite, ni à gauche, ni au centre, mais qui évolue, semble-t-il, dans la lune, je n'aurais pas de temps à perdre pour discuter. Mais c'est parce que je sens profondément que vous avez été trompé sur notre activité et que votre réponse à la lettre de Naville sent par trop une information unilatérale, que je cherche à apporter ma contribution à l'éclaircissement de la situation dans l'opposition française.

Pour la lutte féconde contre le patronat et la transformation sociale de la société, il y a utilité indispensable 1° d'un Parti Communiste, 2° d'un mouvement syndical avec l'autonomie de l'un par rapport à l'autre.

Camarades, unissons nos efforts, assainissons ces deux groupements, rendons-les aptes à jouer leur rôle et nous aurons bien mérité de la classe ouvrière.

R. L.

Tout d'abord, une mise au point nécessaire. Lorsqu'à la fin de 1927 nous avons lancé Contre le Courant, nous avons eu la précaution de dire qu'il était l'organe de l'Opposition, que tous ceux qui se réclamaient d'une ligne politique oppositionnelle en accord avec notre lutte passée contre la Direction de notre Parti, avec la déclaration des 83, avec la plate-forme de nos camarades de l'Opposition russe, avaient leur place à Contre le Courant. Qu'avons-nous vu ? Naville, après avoir collaboré à notre organe qui lui ouvrait ses portes, a préféré rester chez lui et transformer Clarté en Lutte de Classes. Quant à Rosmer, il restait tranquillement dans l'expectative.

En janvier 1928 nous avons tenté, puisqu'on ne pouvait pas encore réunir les différents groupements d'opposition en un bloc politique, d'organiser une action commune en constituant un Comité d'action contre les déportations. On avait oublié l'esprit de « cénacle » ! Rosmer lui-même se risqua à peine hors de sa retraite. Quant à Gourget, c'est d'une façon pédantesque et toute formelle qu'il répondait en tant que Secrétaire du « Cercle Marx-Lénine ». Enfin, en raison de toutes ces réticences de part et d'autre, de l'esprit de boutique, notre proposition ne pouvait qu'aller à l'eau...

Un peu plus tard, en juin 1928, nouvel effort dans le sens de l'unification : nous proposons une